

DOSSIER DE PRESSE

---

11 > 14 mars 2015

---

# Et balancez mes cendres sur Mickey

## Rodrigo García

---

### THÉÂTRE

mer.11, jeu.12 à 20:00 •

ven.13, sam.14 à 20:30 •

durée 2h • en espagnol surtitré

---

### contact presse

Bénédicte Namont / 05 62 48 56 52

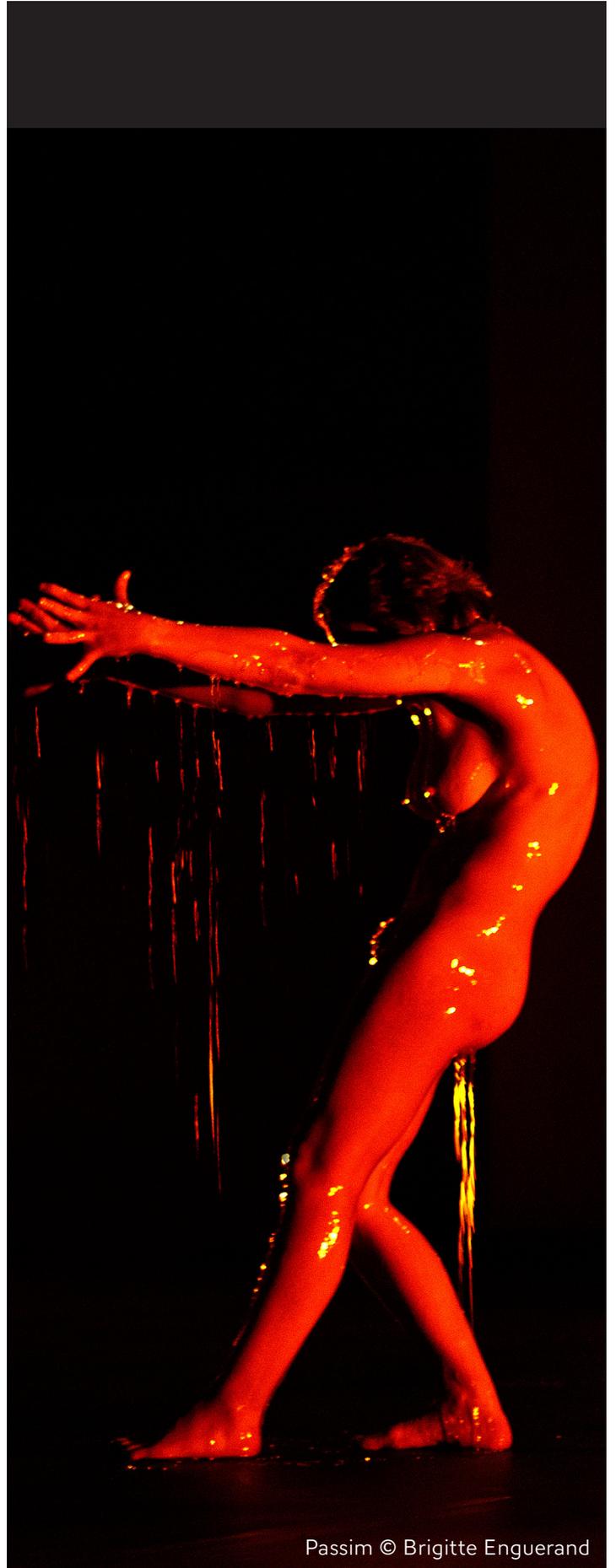
b.namont@theatregaronne.com

---

### contact développement des publics

Marie Briulé / 05 62 48 56 57 / marie@theatregaronne.com

Ellen Ginisty / 05 62 48 56 81 / ellen@theatregaronne.com



II au I4 mars

mer 11, jeu 12 à 20:00

ven. 13, sam.14 à 20:30

tarifs de 10€ à 26€

# Et balancez mes cendres sur Mickey

## Rodrigo Garcia

**En espagnol surtitré**  
**durée 2h**

Nouvellement nommé à la tête du Centre Dramatique National de Montpellier, Rodrigo est ici en ami et en voisin. Un voisin dont il est bon de partager la colère : c'est que sa pugnacité d'artiste nous rappelle sans cesse la liberté de la scène.

*Et balancez mes cendres sur Mickey* fut créé en 2006 à Rennes ; sa reprise aujourd'hui fait résonner cette colère, celle qu'il entend porter dans sa nouvelle aventure française.

"Il existe dans Mickey comme dans toutes mes pièces des éléments de poésie et d'optimisme, des images proches du rêve, comme la vidéo de la parachutiste qui semble voler. Elle représente pour moi ceux qui ont besoin d'échapper à une vie trop dure. Il y a même des petits miroirs posés sur le corps de Juan Lorienté allongé au sol, leurs reflets bougent avec les battements de son cœur. Lorsque l'on sait regarder la merde en face, n'est-ce pas une raison d'espérer ?" **Rodrigo García**

**Contact presse** : Bénédicte Namont - b.namont@theatregaronne.com - 05 62 48 56 52

**théâtre Garonne** - 1, av du Château d'eau - 31300 Toulouse Tél. billetterie : + 33 (0)5 62 48 54 77- administration : + 33 (0)5 62 48 56 56 Fax : + 33 (0)5 62 48 56 50 - contact@theatregaronne.com **Réservations en ligne** [www.theatregaronne.com](http://www.theatregaronne.com)

# Et balancez mes cendres sur Mickey

Texte et mise en scène **Rodrigo Garcia**

avec

**Gonzalo Cunill**

**Nuria Lloansi**

**Juan Lorient**

lumières **Carlos Marquerie**

assistant à la mise en scène **John Romão**

design des projections **Ramón Diago**

direction technique **Ferdy Esparza**

costumes **Jorge Horno**

traduction **Christilla Vasserot**

production déléguée **CDN de Montpellier**

coproduction **La Carnicería teatro, Théâtre National de Bretagne/Rennes,  
Bonlieu/SN d'Annecy**

créé le 14 novembre 2006 au Théâtre National de Bretagne - TNB Rennes

*Et balancez mes cendres sur Mickey* est publié chez Les Solitaires Intempestifs

Qui a mesuré la mer dans le creux de ses mains ?  
Qui a calculé avec ses paumes l'étendue du ciel ?  
Qui a pesé sur une balance la cime d'une montagne ?  
J'ai lu ça dans la Bible et j'ai entrepris de faire la liste  
de mes faiblesses, des renoncements et des  
moments fragiles dont j'arrive à me souvenir.  
Ensuite j'ai pensé à ce foutu ramassis de gens que j'ai  
eu l'occasion de rencontrer.  
Avant de constater qu'on finit toujours par mourir  
tout seul.  
Et avec tout ça, nous essayons de monter une pièce  
pleine d'espoir.  
Dur labeur.

**Rodrigo García**

## Extrait

« J'entrais dans un bar et je me disais à moi-même : ici commence une nouvelle vie. Faut y aller franco. Tu regardes les gens, tu t'attardes sur les visages, table par table, tu choisis une personne, tu t'approches d'elle et tu lui proposes une nouvelle vie à deux.

Puis tu quittes le bar en compagnie de cette personne et tu la baises sans capote pour avoir des gosses, et si la personne que tu choisis est du même sexe que toi, tu la baises sans capote mais tu téléphones en Russie ou en Amérique latine pour commander un gosse et te le faire envoyer par DHL.

Et c'est une nouvelle vie qui commence.

Jusque-là, je n'avais jamais associé l'idée de compagnie à l'idée de nouvelle vie, c'était la première fois.

Et rien de plus simple : aller au bar, choisir une personne à n'importe quelle table et lui proposer une nouvelle vie. La ramener à la maison et la baiser sans capote. Lui faire un gosse et ressortir acheter une télévision et un four à micro-ondes. »



© Christian Berthelot

## Entretien

*En relisant le texte du spectacle, je pensais à ce vers de Borges : "Que rêvera l'indéchiffrable futur ?". Et je me disais qu'à sa façon, ce spectacle tendait à "déchiffrer" ou à "rêver" ce futur pas si lointain qui a ses racines dans notre présent. Sauf que ce rêve a tout l'air d'un cauchemar. [...]*

**Rodrigo Garcia** - Il est vrai que le texte invite à se promener dans un territoire futuriste dévasté, ravagé et désolant. La ville comme terre en friche. Chaque adolescent comme terre brûlée. Chaque famille comme un champ stérile. Chaque école comme un désert maladroit et injuste. Chaque emploi, chaque travail, comme un borbier. Chaque zone de la nature comme un coin dénaturé, manipulé à tour de bras et mal interprété. Je me suis efforcé de créer ce monde apocalyptique à partir de réalités et rien d'autre. En énumérant des événements et des lieux existants. Sans fictionnaliser. [...]

*Le texte joue un rôle essentiel dans ce spectacle. Alors comment gérez-vous la relation entre ce qui se dit, ce qui s'énonce et ce qui a lieu sur scène [...]*

**RG** - C'est de la pure intuition. La combinaison des deux constitue la genèse de la pièce, ce n'est pas quelque chose qui vient plus tard avec la mise en scène. J'ai créé cette pièce à Rennes, au Théâtre National de Bretagne, presque sans sortir du théâtre. Quand nous sommes arrivés et qu'on nous a répartis dans différents hôtels, j'ai demandé à ce qu'on m'installe un matelas au théâtre. Je savais que c'était le seul moyen. Le matin, j'écrivais. L'après-midi, les acteurs arrivaient. Le soir, j'appelais un service de pizza à domicile. C'est comme ça que la pièce a été conçue. Des textes et des actions, en parallèle. Voilà pourquoi ils ne sont jamais illustratifs. Ils sont nés pour cohabiter, pour ne pas que l'un soit écrasé sous le poids et la domination de l'autre. Le hasard et tout ce qu'il y a autour, c'est important, à condition de faire preuve de sensibilité et d'avoir de la chance. Nuria, l'actrice, fait du saut en parachute. Ça m'a intéressé et je lui ai demandé de me prêter des vidéos de ses sauts. Quand j'ai vu Nuria en train de voler... je suis incapable d'expliquer ce que j'ai ressenti, c'était une métaphore inépuisable. Alors je lui ai dit : "Je vais essayer d'écrire un texte pour que tu le dises pendant qu'on projetera ces vidéos, mais je ne sais pas si j'arriverai à écrire un texte aussi intense que ces images, qui sont trop belles à cause de tout ce qu'elles recèlent et de ce qu'elles exigent de la part de celui qui les contemple". [...]

*Je pense qu'il y a peut-être deux côtés dans votre œuvre. D'un côté, un poète et, de l'autre, un peintre. Mais les deux sont en étroite relation... non ?*

**RG** - C'est l'avantage de n'être ni poète ni peintre. Je crois que, du fait de ma formation et de mes goûts, je passe le meilleur de mon temps à penser. N'oubliez pas que je ne connais rien au théâtre, rien. J'ai 43 ans, ça fait 21 ans que je fais des pièces de théâtre sans m'arrêter. Et chaque fois que j'entre en répétitions, je suis mort de peur. J'ai peur que les acteurs se rendent compte, qu'ils découvrent que je ne sais pas comment résoudre tel ou tel problème s'il se présente. Que je ne sais pas générer une action dramatique, présenter un conflit. Cette réalité fait que je travaille dur et que je trouve des formes substitutives pour créer du théâtre. Quand tous ces professionnels se mettent en colère et considèrent que ce que je fais "ne fonctionne pas en tant que théâtre", ils ont raison. Si je savais faire du théâtre, je le ferais. J'écrirais des dialogues, je saurais insérer ou enlever une musique pour créer une ambiance, je commanderais un décor à un scénographe. Mais je ne sais pas faire ça. Je n'ai jamais dirigé un acteur.

Entretien Théâtre du Rond-Point (dossier de presse 2007)



© Christian Berthelot

## PRESSE

"[...] Spectacle après spectacle, Rodrigo García pointe sans faiblir les dérives – aveuglement et individualisme de masse, exploitation et formatage des individus – auxquelles le totalitarisme, qu'il soit militaire ou économique, soumet quotidiennement nos corps et nos âmes. Sa prose comme sa manière de diriger les corps constituent ainsi une réponse directe, drôle et violente, à la manière dominante de dresser les corps et les sexes les uns contre les autres, dans un monde régulé par l'idéologie de la rentabilité. Elles opèrent un renversement poétique au service d'un théâtre de la cruauté qui est aussi un théâtre de la crudité, où se mêlent le sang, l'essence, le sexe, le miel...

Faisant suite à *Borgès+Goya*, parenthèse dans ce parcours du combattant, *Et balancez mes cendres sur Mickey* montre un artiste qui n'a rien perdu de sa pugnacité, mais dont la manière semble s'être épurée, à défaut de s'être apaisée. C'est en poète que Rodrigo García nous offre ce nouveau manuel de survie qui abonde toujours en images saisissantes : une femme que l'on tond sur scène, des souris que l'on noie dans un aquarium; le face-à-face muet d'un 4x4 flambant neuf et d'une piscine gonflable remplie de boue ; un homme enseveli sous des tranches de pain – serions-nous tous devenus des hommes sandwiches?"

**Théâtre contemporain.net**

"Dans ses pièces, Rodrigo Garcia utilise volontiers des séquences chocs qui empruntent à la tradition de la performance et du happening. Sans ambiguïté : ses images s'inscrivent toujours dans un contexte poétique et dans un discours dénonciateur de ce qui, à ses yeux, constitue la vraie "obscénité" : pub, consommation, violence télévisuelle. etc. En cela, Garcia est bien plus un moraliste qu'un provocateur."

**Libération, René Solis, nov. 2007**

# Rodrigo García

Rodrigo García est né en 1964 à Buenos Aires. De 1986 à 2013, il vit et travaille à Madrid. Il est auteur, scénographe et metteur en scène ; en 1989, il crée la compagnie La Carniceria Teatro qui a réalisé de nombreuses mises en scène expérimentales, en recherchant un langage personnel, éloigné du théâtre traditionnel.

Ses références sont inclassables, elles traversent les siècles sans se soucier de la chronologie : on pense pêle-mêle à Quevedo - poète du Siècle d'or espagnol - à Beckett, Céline, Thomas Bernhard mais aussi à Buñuel ou encore à Goya de la période noire. D'ailleurs, il refuse de s'enfermer dans un théâtre « écrit uniquement pour des spécialistes, et qui fonctionne par codes et par dogmes ». Son écriture s'inspire du quotidien, de la rue où il a grandi, « dans cette banlieue populaire de Buenos Aires au milieu de copains destinés à devenir ouvriers ou maçons ». Il rêve d'un théâtre où « n'importe qui puisse pousser la porte » sans hésiter sur le seuil. Son écriture est un prolongement du réel dont il s'inspire fortement ; sa force réside dans la dimension poétique qu'il lui confère. Ses personnages peuvent débiter des horreurs, parler en argot - la langue de Cervantès est en ce sens peut-être plus inventive et plus crue que le français - García évite la caricature facile et se garde de tout naturalisme.

Ses personnages se complaisent dans une déliquescence de la pensée, s'arrangent comme ils le peuvent pour exister et font semblant de croire que leur banale existence est des plus originales. Rodrigo García est l'auteur de nombreuses pièces dont il assure le plus souvent la mise en scène : *Acera Derecha* en 1989, repris en 1996 par Javier Yaguë ; *Matando horas* en 1991, également mis en scène par Suzanna Tores Molina en 1994, Stéphanie Jousson la même année, Juan Pedro Enrile en 1995 et Marina Deza en 1999 ; *Prometeo* en 1992, dirigé en 2002 par François Berreur ; *Notas de cocinas* en 1994, repris par Rodrigo Perez en 1996, Monique Martinez en 1998 et Christophe Pertou en 2001 ; *Carnicero español* en 1995 ; *El dinero* en 1996 ; *Protegedme de lo que deseo* en 1997 ; *Nuevas Ofensas* en 1998 ; *Macbeth imagenes* en 1999 mis en scène par Adolfo Simon ; *Reloj* en 1994, prix « Ciudad de Valladolid » (dirigé par Angel Facio puis Alfonso Zurro en 1995) ; *Rey Lear* en 1998 (dirigé par Emilio Del Valle en 1997, Oscar Gomez en 1998 et Isabelle Germa Berman en 2001 et repris par Rodrigo García à la Comédie de Valence en mai 2003), *Ignorante* et *After Sun* en 2000 (présenté au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du Festival d'Automne à Paris en 2002) ; *Tu es un fils de pute* en 2001 ; *Fallait rester chez vous, têtes de nœud* ; *J'ai acheté une pelle chez Ikea pour creuser ma tombe*. Ses dernières mises en scène sont *L'Histoire de Ronald, le clown de chez McDonald's* en août 2002 et *Jardinieria humana*, une création de 2003.

Il crée *Accidens. Tuer pour manger* en 2005, *Et balancez mes cendres sur Mickey* en 2006 au TNB. Au festival d'Avignon 2007, il présente *Cruda. Vuelta. Al punto. Chamuscada*. (Bleue, saignante, à point, carbonisée) et *Approche de l'idée de méfiance*.

Suivront *Versus* (2008), *Mort et réincarnation en cow-boy* (2009), *C'est comme ça et me faites pas chier* (2010), *Golgota picnic* (2011). *Daisy* (2013), créée à Bonlieu Scène nationale Annecy. García a également mis en scène les pièces et poèmes *Vino Tinto* de Thomas Bernhard (1993), *Tempestad* d'après W.H. Auden (1993), *30 Copas de vino* d'après Baudelaire (1993), **Los tres cerditos** de Bruce Nauman (1993), *El pare* d'après Heiner Müller (1995, prix de la critique), et *Hostal conchita* d'après Thomas Bernhard (1995).

Le 1er janvier 2014, Rodrigo García est nommé directeur du Centre Dramatique National Languedoc-Roussillon Montpellier.

## Mais pourquoi les spectacles de Rodrigo Garcia énervent-ils tant ?

Par Bruno Tackels

Il y a beaucoup de paradoxes, avec Rodrigo Garcia. Le premier est qu'il est beaucoup plus connu à l'étranger que dans son propre pays ! C'est arrivé à d'autres. Il y a même un proverbe qui le dit très bien : « Nul n'est prophète en son pays ». C'est en France qu'il a été accueilli pour dire des choses qu'on ne voulait pas voir, ni entendre Sans ambages, sans précaution. Et cela fait mal. D'où cette réception souvent compliquée, voire houleuse, des pièces de Rodrigo Garcia. Plus brechtien qu'on ne pourrait le penser, son théâtre divise le public, enflamme les esprits, fait parler les spectateurs (et même ceux qui n'ont pas vu les pièces !) avec une passion et une virulence incroyable. Il provoque la parole. De là à dire qu'il est provocateur, il n'y a qu'un pas, vite franchi par ceux qui se sentent mal à l'aise en face de ce qui leur est montré, et renvoyé.

Mais contrairement à cette perception superficielle, Rodrigo Garcia ne fait pas un travail provocateur, ou élitiste, chic et tendance. Ceux qui s'en tiennent là étant précisément de ceux qui font le chic et les tendances. Il s'agit de lire son travail dans la durée, une valeur pas très à la mode, justement. Et de chercher les fils qui passent d'un texte à l'autre, d'un spectacle en l'autre, d'une version à la suivante. Seul compte le temps présent, désastreux, qui échappe à toute prise, et les mots pour le dire, notre seule arme, si faible et pourtant notre seul soutien. Tous les mots sont conviés, sur le plateau de Garcia : pas d'exclusion, pas d'ostracisme, pas de hiérarchie entre le noble et le vulgaire, le « cheap » et le « glamour », le populaire et le raffiné. Tous les mots sont permis.

Le public qui vient ne s'y trompe pas, un public extrêmement jeune, ces fameux « scolaires » qui ont si mauvaise réputation dans la profession théâtrale. Qu'ils viennent par eux-mêmes, ou sous la douce injonction de leur professeur, dans les deux, cas, on se dit que le théâtre, aussi archaïque soit-il, a encore de beaux restes...

\*

Certes, ce que ce théâtre nous montre n'est pas très agréable à voir : peu confortable d'assister, *in situ*, à la lente mise à mort des corps dans l'arène cathodique de la consommation. Et c'est sans doute là que les jeunes (et moins jeunes) s'y retrouvent : en utilisant la langue télévisuelle dominante, Rodrigo Garcia la retourne comme un gant. Mais le plus frappant tient dans la tendresse du regard porté sur ce monde abîmé. Aucune morale, pas l'ombre d'un jugement porté, juste la vision rieuse d'un enfant qui vient de faire un sale coup. Oui, c'est plein de sales coups, le monde. Mais de les voir renverser, mis en jeu sur la scène, le spectateur ne peut rester indifférent. Emballé ou furieux, le monde de Garcia appelle une position ferme. Oui, c'est plein de sales coups, le monde.

Exploser les codes de la morale, c'est finalement assez simple. Bien plus malicieux, bien plus judicieux le geste qui consiste à montrer que ces codes se logent partout, au fond de nous, y compris quand nous croyons, modernes, bien modernes, y avoir substantiellement échappé... C'est au fond ce geste-là que Garcia ne cesse de reconduire. Son théâtre évite soigneusement de définir des zones pures et dégagées de toute responsabilité dans le désastre mondial — lequel concerne précisément le monde entier. Personne ne peut s'exempter des effets de la mondialisation. Personne ne peut se dédouaner de la chape morale qui déferle sur notre société moderne, elle qui s'était fondée sur la prétendue émancipation de toute loi morale. Les spectacles de Rodrigo Garcia sont un éclatant symptôme de ce retour à l'ordre moral qui mine et infiltre tout discours, tout comportement, y compris les plus « progressistes » d'entre eux.

D'où la question de la provocation, que l'on ne peut éviter, tant elle fait partie, pour une partie du public, de la réception de son travail. Elle n'est pourtant jamais proclamée par Rodrigo Garcia, et pourtant elle est bien à l'œuvre dans ses spectacles. Ou alors il faut lui donner un autre sens : naïveté assumée de penser que le théâtre peut encore « provoquer », essayer, éprouver, susciter, prolonger le geste. Mais le malentendu commence quand on se met à penser que ce qui est dit par l'auteur est ce que pense l'auteur : malentendu tragique ! Et là commence la mauvaise provocation. Il faut bien reconnaître que nos contemporains plongent parfois tête baissée dans cette ornière, et que leur regard n'est pas toujours en très bon état. Tant il est vrai qu'il se cultive, comme une langue étrangère, qu'il a besoin de matières pour s'exercer.

D'où viennent ces nombreux malentendus ? Et du coup ces réactions si violentes ? Principalement du fait que Rodrigo Garcia, dans ses propositions, est absolument littéral. Il prend les choses au bien de la lettre, sans aucune volonté métaphorique — ce qui fait dire à certains qu'il n'est pas un poète. On peut d'ailleurs renverser la critique : Garcia n'est pas un poète, parce qu'il refuse la métaphore, au profit de la lettre des choses. Il est donc un adepte de la prose, dont d'aucun disait qu'elle était la vérité de la poésie.

Pourquoi cette violence ? D'où vient-elle ? Les textes de Rodrigo Garcia fonctionnent comme un miroir tendu à nous-mêmes, et qui naturellement ne nous renvoie pas une image pas très reluisante. Ils ont le mérite de la révéler. Et cette révélation crée nécessairement un choc. Un choc physique et psychique, jamais un scandale au sens purement moral. Le scandale est une catégorie qui ne convient pas à Rodrigo Garcia. Il a une énergie beaucoup plus profonde, plus naïve, irréductible. Et pourtant, c'est bien dans cette catégorie que rentrent un certain nombre de réactions face à son travail. Du choc au scandale qui ne veut pas recevoir le choc qu'il a pourtant lui-même généré. Suite aux représentations parisiennes d'*After Sun*, Rodrigo Garcia a lui-même analysé lui-même cette perverse dialectique.

« Plusieurs plaintes ont été déposées contre moi à cause de mon travail. Ils ont même débattu d'une scène de mon dernier spectacle [*After Sun*] au Conseil municipal de Paris. Certains sont irrités de voir des lapins jouer avec des acteurs sur scène, au lieu d'être dans une casserole, ou dans un élevage où ils sont engraisés, et d'où ils ne sortent que pour finir en civet. D'autres s'offensent de voir le public monter sur scène pour se déshabiller avec nous, parce qu'ils voient des corps exposés, éclatant du désir de se montrer dans un lieu insolite et dans une situation peu banale. [...] On se permet d'être les bourreaux de l'Afrique et de l'Amérique latine, mais on ne tolère pas une scène où deux de mes acteurs s'écrasent de la nourriture entre les fesses, et bien, c'est la nourriture qu'on a piqué au reste de la planète, les amis. On taille les arbres pour qu'ils repoussent avec une force renouvelée, mais la taille des hommes et des femmes ne donne pas les mêmes résultats. »

Le raisonnement est implacable, pour qui accepte de se laisser provoquer à la pensée, et non dans le registre si paresseux de la bonne conscience. Il se situe dans la droite ligne des satyres politiques de Jonathan Swift, qui lui aussi met en scène la misère et la bêtise de son époque, le début du dix-huitième siècle, par des fables provocantes, comme ce célèbre pamphlet où il propose de tuer les bébés pour régler le problème de la malnutrition et de la misère sociale.

Dans ces affaires de scandale (c'est-à-dire d'atteinte à l'intégrité des œuvres), qu'il n'est finalement pas difficile de qualifier dans le bon vieux vocabulaire des « outrages aux bonnes mœurs », ce qui est parfaitement inacceptable n'est pas tant de voir des spectacles diviser violemment le public d'une représentation, mais de se rendre compte que c'est une telle division politique de la salle qui semble politiquement de moins en moins acceptable.

Comme le dit très bien Rodrigo Garcia, en réaction à ces récents événements politico-médiatiques : « La pression devient de plus en plus grande, on sent qu'elle s'intensifie partout, sur les directeurs, les artistes, les critiques. Dans le cas d'*After Sun*, ce qui n'était pas acceptable, c'était que des gens du public viennent sur le plateau pour se mettre nus, alors qu'ils n'avaient pas le corps standardisé des mannequins factices qu'on voit à la télévision et dans les publicités. C'est cela qui n'est finalement plus acceptable, même si ça n'a rien de dégoûtant. Dans ce contexte, si tu cesses de faire ton travail parce que le théâtre risque de ne plus te programmer, alors tu es un fils de pute. Ça suffit de remettre sans arrêt la responsabilité sur les autres. Si on ne nous permet pas de faire notre travail, on ira le faire ailleurs ou dans la rue. Il n'y a rien d'autre à dire. »<sup>1</sup> En effet, plus rien à dire, sinon continuer à

---

<sup>1</sup> Extrait d'un entretien avec Rodrigo Garcia, traduit par Sarah Chaumette, pour un documentaire en deux parties sur Rodrigo Garcia, produit par Bruno Tackels pour

faire entendre le travail de ceux qui libèrent le sens, et la tête, et le corps. Ici ou ailleurs. A rappeler, enfin, toujours à propos de Rodrigo Garcia, cette phrase qui résume bien la nouvelle forme de censure qui s'installe. Suite à une prise parole au colloque du Festival "Mettre en scène", toujours à Rennes, et toujours en novembre 2004, un édile est venu dire au directeur : «Ce type, on ne veut plus le voir»<sup>2</sup>. C'est devenu le titre de l'intervention de Rodrigo Garcia. Elle a le mérite d'être claire, à la hauteur de l'insulte.

\*

Sur scène, Rodrigo Garcia fait toujours parler quelques cauchemars récurrents, trois ou quatre, toujours les mêmes, parfois habilement déguisés. On peut les résumer dans cette petite liste, quasi exhaustive : la mise à mort de l'enfance, la torture de la nourriture, la violence politique de la porte fracassée, et l'homme qui résiste à la chose (marchandise) comme à l'animal. Formulation par trop synthétique, mais qui a le mérite de baliser un champ d'actions dans lequel on peut faire entrer une très large part de l'écriture et de la gestuelle scénique de Rodrigo Garcia.

L'animal est au fond notre hantise profonde, surtout l'animal qui est exposé pour ce qu'il est : une nourriture future, une chair à pâté qui vient nourrir toute l'économie humaine. Dans cette performance (très mal reçue, même si elle est restée assez confidentielle en France<sup>3</sup>), Rodrigo Garcia prend à la lettre ce qui se passe quand nous mangeons un homard, à sa voir sa mise à mort programmée, en temps réel, dans la cuisine du restaurant où nous allons le manger. Sauf qu'il le fait devant nous, public, mangeurs potentiels, et, plus fort encore, en sonorisant le dit homard. Nus entendons donc les (derniers) battements du cœur de la bête, avant son « exécution » — ce mot doit être mis entre guillemets, précisément parce que cette mise à mort est mise en scène. Et c'est la seule raison de notre émoi (car la scène ne peut que nous émouvoir). D'où cette question, qu'il faut poser : pourquoi la mort de l'animal ne nous touche-t-elle que lorsqu'elle est visible, et dans la lumière ? Pourquoi ne nous parle-t-elle pas quand elle a lieu, chaque fois qu'elle a lieu, mais en dehors de la scène théâtrale ? La seule hypothèse que l'on en vient à retenir revient au fond à reconnaître la dimension profondément sacrée de la scène. Non qu'elle rivaliserait avec les rites et cérémonies religieuses, mais parce qu'elle ritualise, et sacralise au contraire ce qui semble en être dépourvu. D'où l'intérêt de Rodrigo Garcia pour la peinture religieuse. Son théâtre ne l'imite pas, mais puise en elle l'énergie d'un véritable espace sacré. D'où l'intolérable de certaines scènes, qui passent parfaitement inaperçues dans la vie hors de son théâtre. Comme si la vie avait besoin d'un théâtre pour s'apparaître à elle-même.

\*

— « On est dans la merde »  
— Et alors, on fait quoi ?  
— Ben, on s'en sort...

---

France Culture (réalisation Anne Fleury), et diffusé les 22 et 23 février 2005 dans le cadre de "Surpris par la nuit".

<sup>2</sup> « *CE GARS-LÀ, ON NE VEUT PLUS LE REVOIR CHEZ NOUS.* J'ai écrit ce texte pour le colloque *Mises en scène du monde*, à Rennes. Je l'ai rédigé dans le TGV Paris-Rennes et je n'avais pas eu le temps de trouver un titre. Après l'avoir lu en public, j'ai appris que certains élus de la région parlaient de moi en ces termes : *ce gars-là, on ne veut plus le revoir chez nous.* Il m'a semblé opportun de reprendre la formule. » (traduction de Christilla Vasserot, texte paru dans le recueil *Mises en scène du monde*, aux Solitaires intempestifs).

<sup>3</sup> Le spectacle a été présenté au théâtre de l'Aire libre, à Saint-Jacques-de-la-lande, lors du festival « Mettre en scène, organisé par le Théâtre National de Bretagne, en novembre 2005.

On a toujours l'impression que les figures en scène dans les spectacles de Rodrigo Garcia se sont repassés en boucle ce petit dialogue imaginaire. Qui ne l'est d'ailleurs finalement pas tant que cela. Les acteurs de Rodrigo Garcia sont toujours dans cette posture de l'extrême. Ils ne reculent devant aucune des conséquences de ce qu'ils énoncent. Ce qui peut bien sûr étonner, c'est qu'ils ne le font pas au nom d'un personnage qui les masque, et qui finalement, dans toute la tradition théâtrale, les dédouane de ce qu'ils sont en train de faire. Or, tout ce que l'histoire du théâtre fait faire aux acteurs est, au sens propre, *monstrueux* : il s'agit bien de montrer ce qui ne se montre pas. Mais ils sont eux-mêmes protégés de ce monstrueux, par le fait qu'ils l'agissent, le portent et l'interprètent au nom de personnages purement fictionnels. Rien de tels dans ce qu'ont à faire les acteurs de Rodrigo Garcia. La frontière entre ce qu'ils font et ce qu'ils sont est infra-mince. Elle n'est plus délimitée par le masque massif de personnages fictionnés. Sans doute, ce qu'ils font est fait sur une scène, mais c'est leur être propre qui se trouve convoqué pour agir et s'exposer. Dans l'entretien qui suit, l'acteur Juan Loriente s'en explique très clairement. Il montre avec finesse et honnêteté à quel point sa présence sur le plateau est parfois fortement fragilisée, précisément parce qu'il n'est pas protégé par le masque d'une fiction marquée.

Les acteurs de Rodrigo Garcia ressemblent beaucoup à ceux qui sont dans la salle : ils sont jeunes, ont tous les tributs de la jeunesse mondialisée, ils parlent sa langue, adopte ses codes, des comportements. Et puis tout d'un coup : dérapage. Ils se dénudent, se recouvrent de nourriture, plongent dans le costume des héros de la consommation mondiale, Mickey ou le clown de Mac Donald.

\*

Les esprits chagrins reprochent à Rodrigo Garcia son nihilisme et son absence de parti pris. Certes, son théâtre ne résout pas les contradictions ; on peut même dire qu'il ne met pas en scène les conflits, mais ses effets, partout où l'on peut les repérer. On remarque en effet l'absence totale de toute figure de pouvoir sur le plateau. On en voit les effets, les résultats sur les corps et les êtres. La scène ressemble à une gigantesque baratteuse, qui n'épargne rien, ni personne. Extinction du pur, du héros, du sauvé. C'est sans doute cela qui n'est pas supportable. Il y a là une vraie *morale* dans cette manière de montrer les corps. Comme le remarque Philippe Macasdar, directeur du théâtre Saint-Gervais à Genève, et fidèle allié de Rodrigo Garcia, il est parmi les derniers moralistes, tout en y ajoutant un côté Don Quichotte, prêt à toutes les batailles, fussent-elles illusoire et d'avance perdues.

Mais les choses se compliquent encore d'un tour. Car la dénonciation de la marchandisation généralisée, en général, est elle-même critiquée de manière frontale et binaire. Le monde libéral, on le défend, ou on le combat. Avec Rodrigo Garcia, les choses sont beaucoup plus compliquées : il reste au bord du Mac Donald, crache un coup par terre, mais ne le démonte pas... on peut même penser à certains moments qu'il aime y manger un « Macdo »... il y a chez lui une sorte de tendresse pour cette addiction marchande, les marques, les fringues, les voitures, les centres commerciaux, les modes, les tendances, les jeux, les nouvelles technologies, la publicité, les parcs de loisirs, les chaînes mondiales, etc... Un univers qu'il prend au sérieux, pour le retourner avec un humour froid et tranquille, avec cette volonté de comprendre comment le monde entier est en train d'y sacrifier tête baissée. D'où l'engouement des très jeunes gens pour son théâtre. Ils y trouvent une langue qui parle la leur, et qui en même temps la montre sous son jour déguelasse. Et cela fait du bien. C'est déjà ça. Pas énorme, mais c'est déjà ça. Une boussole. Après, il faut s'en servir, et survivre.

\*

Je me souviens de cette soirée d'été, en juillet dernier à Avignon, où un cercle s'était constitué, devant la chapelle des Célestins, après la représentation de *Et dispersez mes cendres sur Mickey*. Une vingtaine de spectateurs se sont invectivés, avec une incroyable véhémence, pendant près d'une heure, pour dénoncer l'imposture, ou au contraire pour saluer la force inventive et le courage de l'artiste. Ce qui est frappant, quand on écoute ces prises de position (j'ai enregistré toute la conversation...), c'est l'engagement de ceux qui parlent. C'est tout entier qu'ils prennent position, et ce qu'ils disent du spectacle dit en réalité beaucoup d'eux-mêmes. Comme si les spectacles de Garcia étaient avant tout des matières « réfléchissantes », dans lesquelles les spectateurs se retrouvent

(ou se détestent, ou détestent se retrouver). Parce qu'il parle en profondeur de ce que nous vivons — nous et pas Hamlet, nous et pas Electre.

Et l'on peut faire l'hypothèse que beaucoup de ceux qui rejettent les spectacles de Rodrigo Garcia prennent conscience à travers eux d'une réalité odieuse (la leur, ou du moins une réalité à laquelle leur vie contribue). Car c'est vraiment d'un monde sans dieu dont parlent ses spectacles, un monde où les dieux enfuis ont été impeccablement remplacés par les icônes de la consommation. Un monde qui réussit ce tour de force de faire avaliser l'aliénation comme une liberté. Et sans armes ! Sans dictature militaire. Juste par la magie du délire *consummophile*.

C'est à ce sujet énorme et parfaitement indigeste que Garcia s'est attaqué au fil de ses spectacles. Mais il le traite à chaque fois par petites touches, en prenant des cas très concrets. Exemple concret : Nous tuons des animaux pour vivre. Nous avons même mis au point des rituels très élaborés dans notre tradition culinaire si raffinée. Exemple concret : la préparation de l'écrevisse avant qu'il ne soit jeté vivant dans l'eau bouillante. Rien que de très ordinaire. Ce qui l'est moins, c'est de le « jouer » sur un plateau de théâtre, comme Rodrigo Garcia le propose dans une performance intitulée *Tuer pour manger* (peu montrée en France, on a pu la voir en 2005 lors du Festival « Mettre en scène », à Rennes). En Italie, face aux réactions furieuses lors de la première, Rodrigo Garcia a dû se fendre d'une lettre aux spectateurs, avant que le spectacle ne soit purement et simplement retiré de l'affiche. Et pourtant, on ne ferme pas tous les restaurants gastronomiques de fruits de mer...

L'animal est visiblement une tache aveugle dans l'imaginaire collectif moderne. Il vient se loger en lui une charge de culpabilité collective enfouie, que le théâtre de Garcia vient catapulte en pleine lumière. On se souvient des réactions délirantes des associations de défense des animaux au moment d'*After Sun*, un spectacle où deux petits lapins blancs se lançaient dans une danse endiablées dans les mains d'un acteur cagoulé de cuir. Il ne leur arrivait strictement rien, et pourtant, l'effet était immédiat : l'acteur martyrisait les lapins.

Il est vrai que ne leur demandait pas leur avis. Mais c'est encore pire quand l'avis est donné (par des hommes, du coup), et lorsque des acteurs, en leur âme et conscience, décident d'aller sur un plateau pour se faire couper les cheveux, comme c'était le cas pour le dernier spectacle de Rodrigo Garcia, *Et dispersez mes cendres sur Mickey*, présenté en novembre à Paris au Théâtre du Rond-Point. Cet acte responsable d'adulte consentant a suscité un tollé d'indignation, initié par la lettre d'une comédienne qui avait lu l'annonce, publiée par le Théâtre du Rond-Point, recherchant 15 figurantes, payées au tarif en vigueur dans la profession, pour se faire couper les cheveux. Des articles indignés sont parus dans la presse, écrits par des journalistes qui n'avaient du coup pas vu le spectacle, mais qui colportait l'indignation sage-pensante de ceux qui refusent l'aliénation et voudraient bien supprimer la prostitution. Car l'opération était analysée comme un geste de quasi-proxénétisme, et le geste de la tonte récusé parce que rappelant trop de mauvais souvenirs (la tonte des femmes collabos après la guerre, sans oublier Cosette qui coupait ses cheveux pour survivre...).

Là encore, un geste parfaitement normal dans la vie, répété dans des milliers de salons de coiffure tous les jours, devient offensant et irregardable lorsqu'il est déplacé sur un plateau. Le mécanisme est assez fascinant. Mais il faut dénoncer la véritable offense : celle de journalistes qui parlent d'un spectacle qu'il n'ont pas vu. Or s'ils l'avaient vu, qu'auraient-ils vu ? que précisément, au moment de cette scène de la tonte, défile en très gros caractères, au lointain, un texte, autrement plus violent sur la violence omniprésente dans notre monde. Un texte coup de gueule, qui manie aussi l'ironie et la dérision (comment lutter contre la violence ? En l'apprenant à l'école, dès la primaire, ainsi que l'art de l'apparence et du semblant, si précieux dans notre société qu'il faut y préparer nos têtes blondes dès le plus jeune âge). Il est incontestable que la scène prend tout son sens dans le vis-à-vis de ces deux éléments : la tonte et le texte — deux éléments d'une seule et même écriture scénique.

\*

Tout le paradoxe est que les spectacles de Rodrigo Garcia sont vécus par certains spectateurs comme scandaleux, au point d'interrompre la représentation, alors que l'artiste Rodrigo Garcia ne les a jamais écrit pour provoquer le scandale. C'est ce qui s'est passé de manière très significative à Wrocław, à l'occasion de la remise du « Prix Europe pour le Théâtre » en avril 2009. Ayant appris qu'il y a avait présence (et même mise à mort !) d'animaux sur le plateau de Rodrigo Garcia, les services vétérinaires du district se sont mis à enquêter, avant de donner l'autorisation de jouer les représentations. Ils n'ont rien pu objecter aux trois hamsters qui font quelques brasses hardies dans un aquarium, avant d'être repêchés par une épuisette salvatrice.

Quant aux quatre grenouilles, elles sont hautement « sécurisées », attachées par la patte au gisant de ciment (un homme vivant, et qui ne meurt pas sur scène, je vous rassure) qui clôt le spectacle « Et balancez mes cendres sur Mickey ». Restait le homard qui est préparé dans les règles de l'art culinaire (et donc tué avant d'être mangé, selon la tradition multi-séculaire), à la faveur d'une *Performance* au titre explicite : *Matar para comer — Tuer pour manger*. Tous les gestes sont étudiés, parfaitement ritualisés, mais surtout les battements du cœur de la bestiole sont sonorisés et largement diffusés dans la salle. C'est bien évidemment ce point précis qui pose problème, et qui fait basculer une partie de l'auditoire du côté de l'insupportable. En mettant en scène, par tous les moyens de la scène, un événement qui se produit d'habitude en dehors de toute scène, dans la coulisse des cuisines des grands restaurants, Rodrigo Garcia produit un acte irrecevable, alors qu'il est parfaitement reçu dans la vie « ordinaire »... Sans rien savoir de tous ces développements, les services vétérinaires de l'Etat ont rendu un verdict épatant : la manifestation pourra avoir lieu en présence du public, à condition de l'annoncer comme une « démonstration gastronomique » (sic). On verra plus loin à quel point cette bizarrerie administrativo-technocratique de haut vol a son importance dans le dénouement du « récit »<sup>4</sup>.

C'est étrangement cette petite « pièce » de 15 minutes, qui n'est pas l'essentiel de l'œuvre de Rodrigo Garcia, qui va mettre le feu aux poudres. Car il ne s'agit en aucun cas d'un spectacle à part entière, plutôt d'un acte qui invite à prendre position. Rien d'étonnant dès lors s'il fait couler beaucoup d'encre (quitte à éclipser, parfois injustement, la réflexion sur l'ensemble du travail). Et de ce point de vue, les représentations de *Accidens — Matar para comer* ; *Accident — Tuer pour manger* atteignent pleinement leur objectif, ou du moins une partie de leur objectif. Car l'enjeu de ce travail n'est pas de provoquer les ligues de vertus, les réseaux d'« animalistes » et les associations chrétiennes. Même si dans le cas présent, la provocation poussée à bout affole justement toute logique et présente quelques éclats de vérité, qui en disent long, très long sur l'état du monde. Lors de la première séance d'*Accidens*, un homme se lève, décroche le homard et le replonge dans son aquarium d'« origine ». Rodrigo Garcia bondit sur le « plateau de cuisine » et pousse l'homme vers la sortie. Il se débat : « Ne me touche pas ! ». « Et toi tu n'avais pas à toucher mon animal ! » Rodrigo Garcia lui répond du tac au tac, très tendu. Lors de la deuxième séance, les choses s'accroissent. Une femme sort du théâtre et se précipite au commissariat le plus proche pour porter plainte. Le lendemain matin, toutes les attachées de presse sont en émoi. L'affaire s'emballe, les télévisions et les journaux s'emparent de l'affaire, posant au passage une question plutôt perfide : comment le prix Europe peut-il récompenser un tel imposteur ?

Des membres du Jury, dont Franco Quaddri, et des « spécialistes de l'œuvre de Rodrigo Garcia » (dont votre serviteur) sont réquisitionnés pour répondre aux questions des journalistes de la radio et de la télévision. Lors d'une émission de radio très populaire, une journaliste m'invite en face d'un éminent professeur de biologie censé démontrer à quel point le homard subit de terribles souffrances au cours de l'abjecte torture que lui inflige ce psychopathe d'« acteur ». Non seulement je découvre que la journaliste n'est autre que la plaignante, et le professeur très embêté reconnaît qu'à propos du homard, on est absolument incapable de savoir s'il souffre ou non, lors de ces pratiques hypothétiquement barbares, parce que montrées sur une scène, et non plus cachées en cuisine. Un autre animateur laisse entendre que Greenpeace viendra manifester lors de la remise des prix. Lors

---

<sup>4</sup> Je suis de plus en plus convaincu que la réception des spectacles de Rodrigo Garcia fait partie intégrante de ce qu'ils sont. Et que tout ce qui en sort en fait encore partie. A commencer par ce « texte », et celui de tous ceux qu'il convoque...

d'une « pause musicale » (genre RTL ou Europe 1), elle quitte sa place et vient se glisser dans mon dos : elle prend un air menaçant et glisse à mon traducteur : « Vous vous rendez compte que votre mai va être poursuivi par la justice ? Vous mesurez la gravité des faits ? » La pratique limite interrogatoire me fait frémir. Je lui souris. Les micros se rallument.

De plus en plus offusquée, la plaignante affirme, péremptoire que *jamais* un grand restaurant ne s'abaisserait à des pratiques aussi barbares. Il ne me reste plus qu'à lui renvoyer le label de « démonstration gastronomique », promulgué pour définir le type d'activité de Rodrigo Garcia ! Un label édicté par les services compétents de l'Etat qu'elle prétend solliciter pour faire interdire ces dangereux agissements... C'est bien connu, L'Etat rend fou, surtout quand on le fait entrer dans la tête de chaque citoyen, pour surveiller tous les autres... Un réflexe des pays socialistes que le libéralisme a parfaitement intégré. Et quand la morale la plus bêtifiante s'en mêle... il faudrait donc envoyer des policiers dans toutes les cuisines de la terre, surtout si elles sont luxueuses, elles regorgent sûrement de terribles exactions, et abritent d'inquiétants génocidaires.

Décidément, Rodrigo Garcia continue de faire parler. Et dans tous les sens, avec beaucoup d'affects, comme si ceux qui avaient assisté à ses spectacles avaient subi un choc. Cette logique du choc est ancienne dans l'histoire de l'art moderne. Les dadaïstes l'ont largement éprouvée, et on a vu qu'elle a porté loin... Mais par définition, nous sommes trop proches pour porter un jugement, qu'il soit édicté par le tribunal de l'art ou par celui de la justice. Rodrigo Garcia laisse des indices de nous-mêmes, victimes et bourreaux de nous-même. L'enquête ne fait que commencer...